

Français
Lycée

Annales zéro
Épreuve anticipée de français

Compléments sur l'objet d'étude
« le roman et ses personnages »-

Janvier 2007

I - Objet d'étude : Le roman et ses personnages

Séries générales

■ Sujet 1

Corpus :

- Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans* (1831).
- Delly, *Comme un conte de fées* © Flammarion (1935).
- Nathalie Sarraute, *Le Planétarium*, © Gallimard (1959).

Texte A

Dans La Femme de trente ans, Honoré de Balzac raconte différents moments de la vie de Julie, l'héroïne. Elle apparaît tout d'abord en 1813, éprise d'un bel officier, Victor, comte d'Aiglemont, qu'elle épousera par la suite et qui, par ses infidélités répétées, la rendra très malheureuse.

Quand les manœuvres furent terminées, l'officier d'ordonnance arriva à bride abattue et s'arrêta devant l'empereur pour en attendre les ordres. En ce moment, il était à vingt pas de Julie, en face du groupe impérial, dans une attitude assez semblable à celle que Gérard¹ a donnée au général Rapp dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz*. Il fut permis alors à la jeune fille d'admirer son amant² dans toute sa splendeur militaire. Le colonel Victor d'Aiglemont, à peine âgé de trente ans, était grand, bien fait, svelte ; et ses heureuses proportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner un cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et brune possédait ce charme inexplicable qu'une parfaite régularité de traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux de feu, ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités de l'inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. Sa figure, une de celles que la bravoure a marquées de son cachet, offrait le type que cherche aujourd'hui l'artiste quand il songe à représenter un des héros de la France impériale. Le cheval trempé de sueur, et dont la tête agitée manifestait une extrême impatience, les deux pieds de devant écartés et arrêtés sur une même ligne sans que l'un dépassât l'autre, faisait flotter les longs crins de sa queue fournie ; et son dévouement offrait une matérielle image de celui que son maître avait pour l'empereur. En voyant son amant si occupé de saisir les regards de Napoléon, Julie éprouva un moment de jalousie en pensant qu'il ne l'avait pas encore regardée. Tout à coup, un mot est prononcé par le souverain³. Victor presse les flancs de son cheval et part au galop ; mais l'ombre d'une borne projetée sur le sable effraie l'animal qui s'effarouche, recule, se dresse, et si brusquement que le cavalier semble en danger. Julie jette un cri, elle pâlit ; chacun la regarde avec curiosité, elle ne voit personne ; ses yeux sont attachés sur ce cheval trop fougueux que l'officier châtie tout en courant redire les ordres de Napoléon. Ces étourdissants tableaux absorbaient si bien Julie, qu'à son insu elle s'était cramponnée au bras de son père à qui elle révélait involontairement ses pensées par la pression plus ou moins vive de ses doigts. Quand Victor fut sur le point d'être renversé par

le cheval, elle s'accrocha plus violemment encore à son père, comme si elle-même eût été en danger de tomber. Le vieillard contemplait avec une sombre et douloureuse inquiétude le visage épanoui de sa fille, et des sentiments de pitié, de jalousie, de regrets même, se glissèrent dans toutes ses rides contractées. Mais quand l'éclat inaccoutumé des yeux de Julie, le cri qu'elle venait de pousser et le mouvement convulsif de ses doigts, achevèrent de lui dévoiler un amour secret, certes, il dut avoir quelques tristes révélations de l'avenir, car sa figure offrit alors une expression sinistre. En ce moment, l'âme de Julie semblait avoir passé dans celle de l'officier. Une pensée plus cruelle que toutes celles qui avaient effrayé le vieillard crispa les traits de son visage souffrant, quand il vit d'Aiglemont échangeant, en passant devant eux, un regard d'intelligence avec Julie dont les yeux étaient humides, et dont le teint avait contracté une vivacité extraordinaire. Il emmena brusquement sa fille dans le jardin des Tuileries.

1. Le peintre François Gérard (1770-1837).
2. L'homme dont elle est amoureuse.
3. Napoléon.

Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans* (1831)

Texte B

Sous le pseudonyme de Delly furent composés de très nombreux romans sentimentaux qui connurent un succès populaire considérable.

Dans Comme un conte de fées, Gwennola de Pendennek vit heureuse avec ses parents dans le château familial. Un jour, au village voisin, arrive un certain Monsieur Wolf. Ils s'éprennent l'un de l'autre. Un soir, dans « la clarté rose du couchant », elle descend dans la roseraie cueillir une corbeille de roses...

La corbeille était pleine maintenant. Gwennola s'attardait cependant un peu dans la tiédeur parfumée de la roseraie. Elle rêvait, la sage Gwennola – car elle n'était plus en ce moment que l'amoureuse Gwennola, évoquant le souvenir du bien-aimé.

Et voici qu'elle entendait, sur le sol sablé, son pas bien connu – son pas ferme et décidé d'homme énergique, un peu autoritaire. Il apparut, souriant, une flamme ardente dans les yeux qu'il attachait sur la jeune fille rougissante, arrêtée au milieu de l'allée.

– Une fée de roses, dans cette lumière du soir... Une belle princesse des contes de fées.

Il s'inclinait, prenait la main que ne songeait pas à lui tendre Gwennola saisie par une étrange timidité, par un trouble frémissant.

– ...Mademoiselle, je viens de voir vos parents et ils m'ont autorisé à venir vous rejoindre ici, pour vous dire moi-même mon désir... mon très ardent désir. Voulez-vous m'accorder le bonheur d'être pour toute la vie votre compagnon, votre époux très fidèle et très aimant ?

Les yeux que Gwennola avait un instant baissés se relevèrent, offrant à Franz leur pure lumière et le bonheur ingénu d'un cœur virginal dont il se savait déjà le maître.

– Si mes parents le veulent bien, Monsieur... moi je serai très heureuse. J'ai en vous la plus grande confiance...

– Cela ne vous déplaira pas trop de vous appeler seulement Madame Wolf, vous qui êtes une Pendennek ?

Elle secoua la tête, en souriant avec une tendre douceur.

– Oh ! non ! Vous possédez tant de qualités supérieures qui sont tellement au-dessus de tous les quartiers de noblesse¹ ! Et puis...

Au moment de laisser l'aveu franchir ses lèvres, elle s'interrompit, un peu plus rougissante, les cils d'or battant au bord des paupières frémissantes.

– Et puis, vous m'aimez un peu, Gwennola ? Vous aimez Franz Wolf, tout simplement ?

– Tout simplement, oui.

Elle souriait de nouveau, en levant sur lui ses yeux dont le bleu velouté s'éclairait d'un chaud rayon d'amour.

Franz se pencha et posa un long baiser sur la main qu'il tenait entre les siennes.

– Moi, je suis tout à vous, Gwennola, précieux trésor que Dieu a mis sur ma route. Je vous promets amour et fidélité... Mais il faut que je vous confesse – comme je viens de le faire à vos parents – une petite tromperie – oh ! pas bien terrible !

Elle le regarda avec étonnement, mais sans inquiétude, car il souriait avec une douce ironie.

– Une tromperie ?

– Oui, chère Gwennola. Je ne m'appelle pas Franz Wolf, mais Franz-Josef, archiduc d'Autriche, prince de Sohnberg par ma mère, dernière descendante de cette famille autrefois souveraine.

1. Degrés marquant l'ancienneté de la noblesse.

Delly, *Comme un conte de fées* ©Flammarion (1935)

Texte C

Dans Le Planétarium, Nathalie Sarraute restitue les mouvements intérieurs de l'être, qui se dissimulent et affleurent derrière les paroles. L'intrigue du roman tourne autour d'un couple de jeunes mariés.

Devant elle partout il déblayait, émondait¹, traçait des chemins, elle n'avait qu'à se laisser conduire, à se faire souple, flexible comme un bon danseur. C'était curieux, cette sensation qu'elle avait souvent que sans lui, autrefois, le monde était un peu inerte, gris, informe, indifférent, qu'elle-même n'était rien qu'attente, suspens...

Aussitôt qu'il était là, tout se remettait en place. Les choses prenaient forme, pétries par lui, reflétées dans son regard... « Viens donc voir... » Il la prenait par la main, il la soulevait de la banquette où elle s'était affalée pour reposer ses pieds enflés, regardant sans les voir les fastidieuses rangées de Vierges aux visages figés, de grosses femmes nues. « Regarde-moi ça. Pas mal hein ? qu'en dis-tu ? Il savait dessiner le gaillard ? Regarde un peu ce dessin, ces masses, cet équilibre... Je ne parle même pas de la couleur... » De l'uniformité, du chaos, de la laideur, quelque chose d'unique surgissait, quelque chose de fort, de vivant (le reste maintenant autour d'elle, les gens, la vue par les fenêtres sur des jardins, paraissait mort), quelque chose qui tout vibrant, traversé par un mystérieux courant, ordonnait tout autour de soi, soulevait, soutenait le monde...

C'était délicieux de le déléguer pour qu'il fasse le tri, de rester confiante, vacante, offerte, à attendre qu'il lui donne la becquée, de le regarder cherchant leur pâture dans les vieilles églises, chez les bouquinistes sur les quais, les marchands d'estampes. C'était bon, c'était réconfortant.

Une sensation de détente, de sécurité retrouvée, a recouvert petit à petit la douleur, la peur. Il est si ardent, si vivant, il y met une telle passion... C'est cela qui lui permet de découvrir, d'inventer, cette ferveur, cette intensité de sensations, ces désirs effrénés. Elle se sent bien maintenant. L'édifice ébranlé, vacillant, s'est remis petit à petit d'aplomb... C'est ce

qui lui manque à elle, cette passion, cette liberté, cette audace, elle a toujours peur, elle ne sait pas... « Tu crois ? Chez nous ? Mais je ne vois pas... » Il riait, il lui serrait le bras... « La grosse bête, non, pas celle-ci, voyons, c'est un fauteuil Voltaire, non, là, tendue de soie rose pâle, la bergère²... » Elle s'était sentie d'un coup excitée, elle avait participé aussitôt, cela avait touché un de ses points sensibles, à elle aussi, la construction de leur nid ; elle était un peu effrayée... « Ca doit coûter une fortune... Pas ça chez nous, Alain ! Cette bergère ? » Elle aurait plutôt, comme sa mère, recherché avant tout le confort, l'économie, mais il l'avait rassurée : « Mais regarde, voyons, c'est une merveille, une pièce superbe... Tu sais, ça changerait tout, chez nous... » Le mariage seul donne des moments comme celui-ci, de fusion, de bonheur, où, appuyée sur lui, elle avait contemplé la vieille soie d'un rose éteint, d'un gris délicat, le vaste siège noblement évasé, le large dossier, la courbe désinvolte et ferme des accoudoirs... Une caresse, un réconfort coulait de ces calmes et généreux contours... au coin de leur feu... juste ce qu'il fallait... « Il y aurait la place, tu en es sûr ? – Mais oui, entre la fenêtre et la cheminée... ». Tutélaire³, répandant autour d'elle la sérénité, la sécurité – c'était la beauté, l'harmonie même, captée, soumise, familière, devenue une parcelle de leur vie, une joie toujours à leur portée.

1. Il supprimait les obstacles (émonder : élaguer).
2. Fauteuil large et profond.
3. Protectrice.

Nathalie Sarraute, *Le Planétarium*, © Gallimard (1959)

I. Question (4 points) :

Dans ces trois textes, le narrateur fait réagir les personnages féminins en fonction de certaines valeurs morales et sociales : vision de l'homme, places respectives de l'homme et de la femme, idéal social. Pour chacun des textes, vous caractériserez ces valeurs, en étant attentif à celles qui peuvent être communes à l'ensemble du corpus.

II. Travail d'écriture (16 points) :

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants au choix :

• Commentaire

Vous commenterez l'extrait du *Planétarium* de Nathalie Sarraute.

• Dissertation

L'amour occupe dans le roman une place essentielle. En quoi sa représentation est-elle révélatrice du regard porté par le romancier sur l'homme et la société ?

Vous réfléchirez à cette question en vous aidant du corpus mis à votre disposition, des œuvres que vous avez lues en classe et de vos lectures personnelles.

• Écriture d'invention

Vous rédigerez, au choix, l'un des deux textes suivants :

- soit la lettre envoyée par un lecteur à un éditeur, dans laquelle le lecteur s'indigne que l'éditeur propose des romans comme celui de Delly dans son catalogue ;
- soit la réponse de l'éditeur au lecteur qui lui aurait envoyé une telle lettre.

Sujet 2

Corpus :

- Honoré de Balzac, *Le Curé de Tours* (1832).
- Stendhal, *Lucien Leuwen*, I^{re} partie, chapitre XXIII (1855).
- Émile Zola, *La Curée*, chapitre II (1871).

Texte A

Le romancier fait ici le portrait de Mademoiselle Gamard, une « vieille fille »...

[Un] monde d'idées tristes était tout entier dans les yeux gris et ternes de Mlle Gamard ; et le large cercle noir par lequel ils étaient bordés, accusait les longs combats de sa vie solitaire. Toutes les rides de son visage étaient droites. La charpente de son front, de sa tête et de ses joues avait les caractères de la rigidité, de la sécheresse. Elle laissait passer, sans aucun souci, les poils jadis bruns de quelques signes parsemés sur son menton. Ses lèvres minces couvraient à peine des dents trop longues qui ne manquaient pas de blancheur. Brune, ses cheveux jadis noirs avaient été blanchis par d'affreuses migraines. Cet accident la contraignait à porter un tour¹ ; mais ne sachant pas le mettre de manière à en dissimuler la naissance, il existait souvent de légers interstices entre le bord de son bonnet et le cordon noir qui soutenait cette demi perruque assez mal bouclée. Sa robe, de taffetas² en été, de mérinos³ en hiver, mais toujours de couleur carmélite⁴, serrait un peu trop sa taille disgracieuse et ses bras maigres. Sans cesse rabattue, sa collerette laissait voir un cou dont la peau rougeâtre était aussi artistement rayée que peut l'être une feuille de chêne vue dans la lumière. Son origine expliquait assez bien les malheurs de sa conformation. Elle était fille d'un marchand de bois, espèce de paysan parvenu. À dix-huit ans, elle avait pu être fraîche et grasse, mais il ne lui restait aucune trace ni de la blancheur de teint ni des jolies couleurs qu'elle se vantait d'avoir eues. Les tons de sa chair avaient contracté la teinte blafarde assez commune chez les dévotes. Son nez aquilin était celui de tous les traits de sa figure qui contribuait le plus à exprimer le despotisme de ses idées, de même que la forme plate de son front trahissait l'étroitesse de son esprit. Ses mouvements avaient une soudaineté bizarre qui excluait toute grâce ; et rien qu'à la voir tirant son mouchoir de son sac pour se moucher à grand bruit, vous eussiez deviné son caractère et ses mœurs. D'une taille assez élevée, elle se tenait très droit, et justifiait l'observation d'un naturaliste qui a physiquement expliqué la démarche de toutes les vieilles filles en prétendant que leurs jointures se soudent. Elle marchait sans que le mouvement se distribuât également dans sa personne, de manière à produire ces ondulations si gracieuses, si attrayantes chez les femmes ; elle allait, pour ainsi dire d'une seule pièce, en paraissant surgir, à chaque pas, comme la statue du Commandeur. Dans ses moments de bonne humeur, elle donnait à entendre, comme le font toutes les vieilles filles, qu'elle aurait bien pu se marier, mais elle s'était heureusement aperçue à temps de la mauvaise foi de son amant⁵, et faisait ainsi, sans le savoir, le procès à son cœur en faveur de son esprit de calcul.

Cette figure typique du genre *vieille fille* était très bien encadrée par les grotesques inventions d'un papier verni représentant des paysages turcs qui ornaient les murs de la salle à manger. Mlle Gamard se tenait habituellement dans cette pièce décorée de deux consoles et d'un baromètre. À la place adoptée par chaque abbé⁶ se trouvait un petit coussin en tapisserie dont les couleurs étaient passées. Le salon commun où elle recevait était digne d'elle. Il sera bientôt connu en faisant observer qu'il se nommait le salon jaune : les draperies en étaient jaunes, le meuble et la tenture jaunes ; sur la cheminée garnie d'une glace à cadre doré, des flambeaux et une pendule en cristal jetaient un éclat dur à l'œil. Quant au logement particulier de mademoiselle Gamard, il n'avait été permis à personne d'y pénétrer. L'on pouvait

seulement conjecturer qu'il était rempli de ces chiffons, de ces meubles usés, de ces espèces de haillons dont s'entourent toutes les vieilles filles, et auxquels elles tiennent tant.

Telle était la personne destinée à exercer la plus grande influence sur les derniers jours de l'abbé Birotteau.

1. Faux cheveux bouclés que l'on maintenait à l'aide d'un cordon autour de la tête.
2. Étoffe de soie.
3. Tissu de laine (du mouton mérinos).
4. De couleur sombre, comme celle qui sied aux religieuses de l'ordre du Mont-Carmel.
5. L'homme qui lui déclarait son amour.
6. Mlle Gamard a chez elle deux abbés en pension.

Honoré de Balzac, *Le Curé de Tours* (1832)

Texte B

Cet extrait de Lucien Leuwen présente le portrait de Mlle Bérard, une ancienne dame de compagnie.

C'était une fort petite personne sèche, de quarante-cinq à cinquante ans, au nez pointu, au regard faux, et toujours mise avec beaucoup de soin, usage qu'elle avait rapporté d'Angleterre, où elle avait été vingt ans dame de compagnie de milady Beatown, riche pairesse¹ catholique. Mlle Bérard semblait née pour cet état abominable que les Anglais, grands peintres pour tout ce qui est désagréable, désignent sous le nom de *toadeater*, avaleur de crapauds. Les mortifications sans nombre qu'une pauvre dame de compagnie doit supporter sans mot dire d'une femme riche et de mauvaise humeur contre le monde qu'elle ennuie, ont donné naissance à ce bel emploi. Mlle Bérard, naturellement méchante, atrabilaire² et bavarde, trop peu riche pour être dévote en titre avec quelque considération, avait besoin d'une maison opulente pour lui fournir des faits à envenimer, des rapports à faire, et de l'importance dans le monde des sacristies³. Il y avait une chose que tous les trésors de la terre et les ordres même de notre saint père le pape n'auraient pu obtenir de la bonne Mlle Bérard : c'était une heure de discrétion sur un fait désavantageux à quelqu'un et qui serait venu à sa connaissance.

1. Épouse d'un membre de la chambre des Lords.
2. D'humeur désagréable.
3. Le milieu des personnes qui fréquentent assidûment les églises (l'expression est ici péjorative).

Stendhal, *Lucien Leuwen* (1855)

Texte C

Dans La Curée d'Emile Zola, Sidonie Rougon est à la fois une femme d'affaires et une entremetteuse, constamment occupée par de mystérieuses intrigues...

Mme Sidonie avait trente-cinq ans ; mais elle s'habillait avec une telle insouciance, elle était si peu femme dans ses allures qu'on l'eût jugée beaucoup plus vieille. À la vérité, elle n'avait pas d'âge. Elle portait une éternelle robe noire, limée aux plis, fripée et blanchie par l'usage, rappelant ces robes d'avocats usées sur la barre. Coiffée d'un chapeau noir qui lui descendait jusqu'au front et lui cachait les cheveux, chaussée de gros souliers, elle trottait par les rues, tenant au bras un petit panier dont les anses étaient raccommodées avec des ficelles.

Ce panier, qui ne la quittait jamais, était tout un monde. Quand elle l'entrouvrait, il en sortait des échantillons de toutes sortes, des agendas, des portefeuilles, et surtout des poignées de papiers timbrés, dont elle déchiffrait l'écriture illisible avec une dextérité particulière. Il y avait en elle du courtier¹ et de l'huissier. [...] Si Mme Sidonie ne faisait pas fortune, c'était qu'elle travaillait souvent par amour de l'art. Aimant la procédure, oubliant ses affaires pour celles des autres, elle se laissait dévorer par les huissiers, ce qui, d'ailleurs, lui procurait des jouissances que connaissent seuls les gens processifs². La femme se mourait en elle ; elle n'était plus qu'un agent d'affaires, un placeur battant à toute heure le pavé de Paris, ayant dans son panier légendaire les marchandises les plus équivoques, vendant de tout, rêvant de milliards, et allant plaider à la justice de paix, pour une cliente favorite, une contestation de dix francs. Petite, maigre, blafarde, vêtue de cette mince robe noire qu'on eût dit taillée dans la toge d'un plaideur, elle s'était ratatinée, et, à la voir filer le long des maisons, on l'eût prise pour un saute-ruisseau³ déguisé en fille. Son teint avait la pâleur dolente du papier timbré. Ses lèvres souriaient d'un sourire éteint, tandis que ses yeux semblaient nager dans le tohu-bohu des négoce, des préoccupations de tout genre dont elle se bourrait la cervelle. D'allures timides et discrètes, d'ailleurs, avec une vague senteur de confessionnal et de cabinet de sage-femme, elle se faisait douce et maternelle comme une religieuse qui, ayant renoncé aux affections de ce monde, a pitié des souffrances du cœur. Elle ne parlait jamais de son mari, pas plus qu'elle ne parlait de son enfance, de sa famille, de ses intérêts. Il n'y avait qu'une chose qu'elle ne vendait pas, c'était elle ; non qu'elle eût des scrupules, mais parce que l'idée de ce marché ne pouvait lui venir. Elle était sèche comme une facture, froide comme un protêt⁴, indifférente et brutale au fond comme un recors⁵.

1. Agent servant d'intermédiaire, moyennant paiement, pour des opérations commerciales.
2. Qui aime les procès.
3. Employé subalterne chargé de porter les messages, dans les études de notaire ou d'huissier.
4. Constat d'huissier.
5. Officier de justice, assistant un huissier.

Emile Zola, *La Curée* (1871)

I. Questions (4 points)

1. Quelles sont les ressemblances et les différences entre les personnages que présentent ces trois textes ?
2. En faisant l'inventaire raisonné des défauts de ces personnages, vous direz quelles qualités leur manquent.

II. Travail d'écriture (16 points)

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants, au choix.

• Commentaire

Vous commenterez le texte d'Emile Zola.

• Dissertation

Un lecteur peut-il s'identifier à un personnage dont le romancier lui présente un portrait négatif ? Quel intérêt offre ce type de portrait ?

Vous réfléchirez à ces questions en vous aidant du corpus mis à votre disposition ainsi que des œuvres que vous avez lues en classe et de vos lectures personnelles.

- **Écriture d'invention**

Vous imaginerez une suite au texte d'Honoré de Balzac en supposant qu'une voisine de Mlle Gamard, en quête de commérages, rencontre une des anciennes connaissances de la « vieille fille ». Vous préciserez les circonstances de cette rencontre et rédigerez aussi un dialogue entre ces deux personnages. Vous développerez les allusions au passé contenues dans le texte. Vous pourrez clore cet épisode en rédigeant un paragraphe fondé sur le point de vue du narrateur.

Sujet 3

Corpus

- Marivaux, *La Vie de Marianne*, II^e partie (1731-1742).
- François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, chapitre II ; © Grasset (1927).
- Roger Martin du Gard, *Les Thibault. L'Été 14*, chapitre XV, © Gallimard (1936).

Texte A

Marianne est une jeune orpheline qui travaille à Paris comme lingère. Victime d'un accident alors qu'elle sort d'une église, elle fait la rencontre de Valville, un jeune homme dont elle tombe amoureuse. C'est elle qui raconte ici sa propre histoire...

J'étais si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venait derrière moi, et qui allait me renverser, et dont le cocher s'enrouait à me crier : Gare !

Son dernier cri me tira de ma rêverie ; mais le danger où je me vis m'étourdit si fort que je tombai en voulant fuir, et me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avaient plus qu'un pas à faire pour marcher sur moi : cela alarma tout le monde, on se mit à crier ; mais celui qui cria le plus fut le maître de cet équipage, qui en sortit aussitôt, et qui vint à moi : j'étais encore à terre, d'où malgré mes efforts je n'avais pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'était impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empressaient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avais laissé à l'église¹. C'était à lui à qui appartenait le carrosse, sa maison n'était qu'à deux pas plus loin, et ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. À travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avait pas tant désobligé en m'arrêtant². Prenez bien garde à mademoiselle, disait-il à ceux qui me tenaient ; portez-la doucement, ne vous pressez point ; car dans ce moment ce ne fut point à moi à qui il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenait à cause de mon état et des circonstances, et qu'il ne se permettait d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, et ne lui dis rien non plus ; je n'osais même le regarder, ce qui faisait que j'en mourais d'envie : aussi le regardais-je, toujours en n'osant, et je ne sais ce que mes yeux lui dirent ; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il fallait que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, et me remua le coeur à un point qu'à peine m'aperçus-je de ce que je devenais.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne saurais vous définir ce que je sentais.

C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur ; oui, de peur, car une fille qui en est là-dessus à son apprentissage ne sait point où tout cela la mène : ce sont des mouvements inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent ; et la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir, mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée ; il y a là quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, et qui prend déjà sur elle.

On se demanderait volontiers dans ces instants-là : que vais-je devenir ? Car, en vérité, l'amour ne nous trompe point : dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, et de quoi il sera question ; l'âme, avec lui, sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas, et qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étais, et je pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge en pareil cas.

1. Les deux jeunes gens se sont vus pour la première fois dans l'église, quelques instants auparavant.
2. C'est-à-dire : *Je compris pourtant qu'en provoquant notre rencontre le sort ne lui avait pas paru si défavorable.*

Marivaux, *La Vie de Marianne* (1731-1742)

Texte B

Thérèse a tenté d'empoisonner son mari, Bernard Desqueyroux. Mais grâce à un faux témoignage de ce dernier, elle a échappé à toute poursuite judiciaire et se retrouve libre. Ayant quitté Bordeaux, elle rentre, durant la nuit, à Argelouse, où l'attend Bernard.

Cette odeur de cuir moisi des anciennes voitures, Thérèse l'aime... Elle se console d'avoir oublié ses cigarettes, détestant de fumer dans le noir. Les lanternes éclairent les talus, une frange de fougères, la base des pins géants. Les piles de cailloux détruisent l'ombre de l'équipage. Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse ; elle espère ne l'atteindre jamais ; plus d'une heure de voiture jusqu'à la gare de Nizan ; puis ce petit train qui s'arrête indéfiniment à chaque gare. De Saint-Clair même où elle descendra jusqu'à Argelouse, dix kilomètres à parcourir en carriole (telle est la route qu'aucune auto n'oserait s'y engager la nuit). Le destin, à toutes les étapes, peut encore surgir, la délivrer ; Thérèse cède à cette imagination qui l'eût possédée, la veille du jugement, si l'inculpation avait été maintenue : l'attente du tremblement de terre. Elle enlève son chapeau, appuie contre le cuir odorant sa petite tête blême et ballottée, livre son corps aux cahots. Elle avait vécu, jusqu'à ce soir, d'être traquée ; maintenant que la voilà sauvée, elle mesure son épuisement. Joues creuses, pommettes, lèvres aspirées, et ce large front, magnifique, composent une figure de condamnée – oui, bien que les hommes ne l'aient pas reconnue coupable –, condamnée à la solitude éternelle. Son charme, que le monde naguère disait irrésistible, tous ces êtres le possèdent dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure, s'ils ne s'épuisaient à donner le change. Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée ? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain ? Thérèse ferme les yeux, les rouvre et, comme les chevaux vont au pas, s'efforce de reconnaître cette montée. Ah ! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n'imagine. Ne rien prévoir. Dormir... Pourquoi n'est-elle plus dans la calèche ? Cet homme derrière un tapis vert : le juge d'instruction... encore lui... Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. Sa tête remue de gauche à droite : l'ordonnance de non-lieu¹ ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. Un fait nouveau ? Thérèse se détourne pour que l'ennemi ne voie pas sa figure décomposée. « Rappelez vos souvenirs, madame. Dans la poche intérieure de cette vieille pèlerine – celle dont vous n'usez plus qu'en octobre, pour la chasse à la palombe, n'avez-vous rien oublié, rien dissimulé ? » Impossible de protester ; elle étouffe. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante :

Chloroforme : 30 grammes.

Aconitine : granules n° 20.

Digitaline sol. : 20 grammes.

Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille ; sa poitrine dilatée s'emplit de brouillard (ce doit être la descente du ruisseau blanc). Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du Brevet simple. Elle goûte, ce soir, la même allégeance² qu'à ses réveils d'alors : à peine un peu de trouble parce que le non-lieu n'était pas encore officiel : « Mais tu sais bien qu'il doit être d'abord notifié à l'avocat... »

Libre... que souhaiter de plus ? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie.

1. Décision du tribunal concluant à l'impossibilité de poursuites judiciaires.

2. Le mot (qui vient du verbe *alléger*) a ici le sens de « soulagement ».

François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, © Grasset (1927)

Texte C

Nous sommes au mois de juillet 1914, entre le moment de l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie à Sarajevo et la déclaration de la guerre. Beaucoup de choses séparent les deux frères, Jacques et Antoine Thibault. Jacques, admirateur de Jean Jaurès, est un pacifiste convaincu et refuse de rester inactif devant la montée des périls. Antoine, médecin réputé, est un personnage socialement installé. Les deux frères viennent de se parler et Jacques a rappelé à son frère l'urgence qu'il y avait à « agir ». La scène se passe dans le bureau d'Antoine.

Antoine, revenu dans le bureau, avait tiré de sa poche le billet d'Anne. Il le relut, et le déchira : il ne gardait jamais aucune lettre de femme. Il souriait intérieurement, mais à peine si ses traits reflétaient quelque chose de ce sourire. Il s'allongea de nouveau, alluma une cigarette, et s'immobilisa parmi les coussins.

Il réfléchissait. Non pas à la guerre, ni à Jacques, ni même à Anne : à lui-même.

« Je suis terriblement esclave de ma profession, voilà la vérité », songeait-il.

« Je n'ai plus jamais le temps de réfléchir... Réfléchir, ça n'est pas penser à mes malades, ni même à la médecine ; réfléchir, ce devait être : méditer sur le monde... Je n'en ai pas le loisir... Je croirais voler du temps à mon travail... Ai-je raison ? Est-ce que mon existence professionnelle est vraiment toute ma vie ? Est-ce même toute *ma* vie ? pas sûr... Sous le docteur Thibault, je sens bien qu'il y a quelqu'un d'autre : *moi*... Et ce quelqu'un-là, il est étouffé... Depuis longtemps... Depuis que j'ai passé mon premier examen, peut-être... Ce jour-là, crac ! la ratière s'est refermée... L'homme que j'étais, l'homme qui préexistait au médecin – l'homme que je suis encore après tout – c'est comme un germe enseveli, qui ne se développe plus, depuis longtemps... Oui, depuis le premier examen... Et tous les confrères sont comme moi... Tous les hommes occupés, peut-être, sont comme moi... Les meilleurs, justement... Car ce sont toujours les meilleurs qui font le sacrifice d'eux-mêmes, qui acceptent l'existence dévorante du travail professionnel... Nous sommes un peu comme des hommes libres qui se seraient vendus... »

Sa main, au fond de la poche, jouait avec le petit agenda qu'il portait toujours sur lui. Machinalement, il le sortit et parcourut d'un regard distrait la page du lendemain 20 juillet, qui était chargée de noms et de signes.

« Pas de blague », se dit-il brusquement, « c'est demain que j'ai promis à Thérivier d'aller voir sa gosse, à Sceaux... Et j'ai ma consultation à deux heures... »

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier, et s'étira.

« Voilà le docteur Thibault qui reparaît », fit-il en souriant. « Eh bien ! Vivre, c'est agir, après tout ! Ça n'est pas philosopher... Méditer sur la vie ? À quoi bon ? La vie, on sait bien ce que c'est : un amalgame saugrenu de moments merveilleux et d'emmerdements ! La cause est entendue, une fois pour toutes... Vivre, ça n'est pas remettre toujours tout en question... »

Il se souleva d'un énergique coup de reins, sauta sur ses pieds, et fit quelques pas qui le conduisirent à la fenêtre.

« Vivre, c'est agir... » répéta-t-il, en promenant un regard distrait sur la rue déserte, les façades mortes, la pente des toits où le soleil couchait l'ombre des cheminées. Il continuait à tripoter l'agenda au fond de sa poche.

Roger Martin du Gard, *Les Thibault, L'Été 14*, © Gallimard (1936)

I. Question (4 points)

Par quels moyens les romanciers parviennent-ils, dans ces extraits, à montrer la réflexion intérieure des personnages ?

II. Travail d'écriture (16 points)

• Commentaire

Vous commenterez le texte de François Mauriac, depuis « Cette odeur de cuir... » jusqu'à : « ...l'affaire est arrangée. »

• Dissertation

Pensez-vous que les romans doivent développer longuement l'analyse psychologique des personnages qu'ils mettent en scène ?

Pour répondre à cette question, vous pourrez vous appuyer sur les extraits fournis, ainsi que sur les œuvres romanesques que vous connaissez.

• Écriture d'invention

Récrivez la scène décrite par Marivaux sous la forme d'un récit évoquant l'accident arrivé à Marianne. Ce récit sera fait par un narrateur qui a été témoin de la scène qui s'est déroulée. Il devra comprendre au moins une description et un dialogue.

Sujet 4

Corpus

- Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, I^e partie, chapitre IV (1857).
- Émile Zola, *L'Assommoir*, chapitre III (1877).
- Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, II^e partie (1913).

Texte A

Gustave Flaubert décrit ici une noce dans la campagne normande...

Les convives arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin¹, de Goderville, de Normanville et de Cany. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie ; bientôt la barrière s'ouvrait : c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche de sa première communion rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze ou seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leur position sociale différente, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes : – bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités ; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs ; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à sa visière ; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc, par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses ! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près ; quelques-uns même qui s'étaient levés dès avant l'aube, n'ayant vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou, le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

Texte B

La blanchisseuse Gervaise Macquart vient de se marier avec Coupeau, un ouvrier zingueur. Les amis et les parents invités à la noce (un petit patron, des blanchisseuses, des concierges, des ouvriers, un forgeron...) décident d'aller visiter le musée du Louvre à Paris.

Dans la galerie d'Apollon, le parquet surtout émerveilla la société, un parquet luisant, clair comme un miroir, où les pieds des banquettes se reflétaient. Mlle Remanjou fermait les yeux, parce qu'elle croyait marcher sur de l'eau. On criait à Mme Gaudron de poser ses souliers à plat, à cause de sa position¹. M. Madinier² voulait leur montrer les dorures et les peintures du plafond ; mais ça leur cassait le cou, et ils ne distinguaient rien. Alors, avant d'entrer dans le salon carré, il indiqua une fenêtre du geste, en disant :

– Voilà le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple³.

Cependant, il surveillait la queue du cortège. D'un geste, il commanda une halte, au milieu du salon carré. Il n'y avait là que des chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église. On fit le tour du salon. Gervaise demanda le sujet des *Noces de Cana*⁴ ; c'était bête de ne pas écrire les sujets sur les cadres. Coupeau s'arrêta devant la *Joconde*⁵, à laquelle il trouva une ressemblance avec une de ses tantes. Boche et Bibi-la-Grillade ricanèrent, en se montrant du coin de l'œil les femmes nues ; les cuisses de l'Antiope⁶ surtout leur causèrent un saisissement. Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, la femme les mains sur son ventre, restaient béants, attendris et stupides, en face de la *Vierge* de Murillo⁷.

Le tour du salon terminé, M. Madinier voulut qu'on recommençât ; ça en valait la peine. Il s'occupait beaucoup de Mme Lorilleux, à cause de sa robe de soie, et, chaque fois qu'elle l'interrompait, il répondait gravement, avec un grand aplomb. Comme elle s'intéressait à la maîtresse de Titien⁸, dont elle trouvait la chevelure jaune pareille à la sienne, il la lui donna pour la belle Ferronnière, une maîtresse d'Henri IV, sur laquelle on avait joué un drame, à l'Ambigu⁹.

Puis, la noce se lança dans la longue galerie où sont les écoles italiennes et flamandes. Encore des tableaux, toujours des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas, des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête. M. Madinier ne parlait plus, menait lentement le cortège, qui le suivait en ordre, tous les cous tordus et les yeux en l'air. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle de lumière des Hollandais. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient encore les copistes avec leurs chevalets installés parmi le monde, peignant sans gêne ; une vieille dame, montée sur une grande échelle, promenant un pinceau à badigeon dans le ciel tendre d'une immense toile, les frappa d'une façon particulière. Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre ; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire ; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit. Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles.

1. Mme Gaudron est enceinte.

2. Patron d'une petite entreprise de cartonnerie, il a pris la tête du groupe et guide la noce dans sa visite.

3. Pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, en 1572.
4. Tableau du peintre italien Véronèse (1562), dont le sujet est inspiré d'un épisode de la vie du Christ qui change miraculeusement l'eau en vin.
5. Célèbre tableau du peintre italien Léonard de Vinci (1507).
6. Le *Sommeil d'Antiope* du Corrège (1489-1534).
7. Peintre espagnol (1618 – 1682).
8. Peintre italien (1490 – 1576).
9. Théâtre parisien, où l'on jouait des mélodrames.

Emile Zola, *L'Assommoir* (1877)

Texte C

Marcel Proust fait ici l'évocation d'un salon de la grande bourgeoisie, à la fin du XIX^e siècle...

Pour faire partie du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : « Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça ! », « enfonçait » à la fois Planté et Rubinstein¹ et que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain². Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvait par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter successivement tous les « fidèles » du sexe féminin.

En dehors de la jeune femme du docteur, ils étaient réduits presque uniquement cette année-là (bien que Mme Verdurin fût elle-même vertueuse et d'une respectable famille bourgeoise, excessivement riche et entièrement obscure, avec laquelle elle avait peu à peu cessé volontairement toute relation) à une personne presque du demi-monde, Mme de Crécy, que Mme Verdurin appelait par son petit nom, Odette, et déclarait être « un amour », et à la tante du pianiste, laquelle devait avoir tiré le cordon³ ; personnes ignorantes du monde et à la naïveté de qui il avait été si facile de faire accroire que la princesse de Sagan et la duchesse de Guermantes étaient obligées de payer des malheureux pour avoir du monde à leurs dîners, que si on leur avait offert de les faire inviter chez ces deux grandes dames, l'ancienne concierge et la cocotte eussent dédaigneusement refusé.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner : on avait chez eux « son couvert mis ». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste jouait, mais seulement si « ça lui chantait », car on ne forçait personne et comme disait M. Verdurin : « Tout pour les amis, vivent les camarades ! » Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la *Walkyrie* ou le prélude de *Tristan*⁴, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. « Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! » S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde », Mme Verdurin surtout, à qui, – tant elle avait l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait – le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

L'habit noir était défendu parce qu'on était entre « copains » et pour ne pas ressembler aux « ennuyeux » dont on se garant comme de la peste et qu'on n'invitait qu'aux grandes soirées, données le plus rarement possible et seulement si cela pouvait amuser le peintre ou faire connaître le musicien. Le reste du temps, on se contentait de jouer des charades, de souper en costume, mais entre soi, en ne mêlant aucun étranger au petit « noyau ».

1. Pianistes virtuoses.
2. Un grand médecin.
3. Petite corde qui permettait à une concierge d'ouvrir la porte d'un immeuble à ceux qui voulaient entrer ou sortir.
4. Œuvres musicales du compositeur allemand Richard Wagner (1813-1883).

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* (1913)

I - Question (4 points)

Quelle position le narrateur adopte-t-il à l'égard des personnages décrits dans ces différents textes ? Quel est le registre choisi ?

II – Travail d'écriture (16 points)

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants au choix :

• Commentaire

Vous commenterez le texte de Gustave Flaubert, depuis « De temps à autre », jusqu'à : « ceinture cousue ».

• Dissertation

On dit souvent que le roman est le reflet de la société. Vous discuterez cette affirmation en vous appuyant sur les textes du corpus et sur les romans que vous avez lus et étudiés.

• Écriture d'invention

Récrivez la scène décrite par Emile Zola en adoptant le point de vue d'un des gardiens du musée commentant avec ses collègues le défilé de la noce dans les galeries du Louvre.

II - Objet d'étude : Le roman et ses personnages

Séries technologiques

Sujet 1

Corpus :

- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, II^e partie, chapitre XXII (1839).
- Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, chapitre XX (1844).
- Victor Hugo, *Les Misérables*, II^e partie, livre II, chapitre III (1862).

Texte A

La scène se déroule dans la citadelle de Parme, en Italie. Grâce à l'aide que lui a apportée sa tante, la duchesse Sanseverina, Fabrice del Dongo parvient à s'évader de la prison dans laquelle il est emprisonné depuis neuf mois.

Il attacha sa corde enfin débrouillée à une ouverture pratiquée dans le parapet pour l'écoulement des eaux, il monta sur ce même parapet, et pria Dieu avec ferveur, puis, comme un héros des temps de chevalerie, il pensa un instant à Clélia¹. « Combien je suis différent, se dit-il, du Fabrice léger et libertin qui entra ici il y a neuf mois ! » Enfin il se mit à descendre cette étonnante hauteur. Il agissait mécaniquement, dit-il, et comme il eût fait en plein jour, descendant devant des amis, pour gagner un pari. Vers le milieu de la hauteur, il sentit tout à coup ses bras perdre leur force ; il croit même qu'il lâcha la corde un instant ; mais bientôt il la reprit ; peut-être, dit-il, il se retint aux broussailles sur lesquelles il glissait et qui l'écorchaient. Il éprouvait de temps à autre une douleur atroce entre les épaules, elle allait jusqu'à lui ôter la respiration. Il y avait un mouvement d'ondulation fort incommode ; il était renvoyé sans cesse de la corde aux broussailles. Il fut touché par plusieurs oiseaux assez gros qu'il réveillait et qui se jetaient sur lui en s'envolant. Les premières fois il crut être atteint par des gens descendant de la citadelle par la même voie que lui pour le poursuivre, et il s'apprêtait à se défendre. Enfin il arriva au bas de la grosse tour sans autre inconvénient que d'avoir les mains en sang. Il raconte que depuis le milieu de la tour, le talus qu'elle forme lui fut fort utile ; il frottait le mur en descendant, et les plantes qui croissaient entre les pierres le retenaient beaucoup. En arrivant en bas dans les jardins des soldats, il tomba sur un acacia qui, vu d'en haut, lui semblait avoir quatre ou cinq pieds de hauteur, et qui en avait réellement quinze ou vingt. Un ivrogne qui se trouvait là endormi le prit pour un voleur. En tombant de cet arbre, Fabrice se démit presque le bras gauche. Il se mit à fuir vers le rempart, mais, à ce qu'il dit, ses jambes lui semblaient comme du coton, il n'avait plus aucune force. Malgré le péril, il s'assit et but un peu d'eau-de-vie qui lui restait. Il s'endormit quelques minutes au point de ne plus savoir où il était ; en se réveillant il ne pouvait comprendre comment, se trouvant dans sa chambre, il voyait des arbres. Enfin la terrible vérité revint à sa mémoire. Aussitôt il marcha vers le rempart ; il y monta par un grand escalier. La sentinelle, qui était placée tout près, ronflait dans sa guérite. Il trouva une pièce de canon gisant dans l'herbe ; il y attacha sa troisième corde ; elle se trouva un peu trop courte, et il tomba dans un fossé bourbeux où il pouvait y avoir un pied d'eau. Pendant qu'il se relevait et cherchait à se reconnaître, il se sentit saisi par

deux hommes : il eut peur un instant ; mais bientôt il entendit prononcer près de son oreille et à voix basse :

– Ah ! *monsignor ! monsignor !*

Il comprit vaguement que ces hommes appartenaient à la duchesse ; aussitôt il s'évanouit profondément. Quelque temps après il sentit qu'il était porté par des hommes qui marchaient en silence et fort vite ; puis on s'arrêta, ce qui lui donna beaucoup d'inquiétude. Mais il n'avait ni la force de parler ni celle d'ouvrir les yeux ; il sentit qu'on le serrait ; tout à coup il reconnut le parfum des vêtements de la duchesse. Ce parfum le ranima ; il ouvrit les yeux ; il put prononcer les mots :

– Ah ! chère amie !

Puis il s'évanouit de nouveau profondément.

1. La jeune fille dont Fabrice est amoureux.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839)

Texte B

Emprisonné dans l'un des cachots du château d'If, Edmond Dantès a pris la place d'un de ses compagnons de cellule qui vient de mourir, le vieil abbé Faria, en se dissimulant dans le sac qui devait envelopper le cadavre. Le corps va être jeté à la mer.

La porte s'ouvrit, une lumière voilée parvint aux yeux de Dantès. Au travers de la toile qui le couvrait, il vit deux ombres s'approcher de son lit. Une troisième à la porte, tenant un falot¹ à la main. Chacun des deux hommes, qui s'étaient approchés du lit, saisit le sac par une de ses extrémités.

« C'est qu'il est encore lourd, pour un vieillard si maigre ! dit l'un d'eux en le soulevant par la tête.

– On dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os, dit l'autre en le prenant par les pieds.

– As-tu fait ton nœud ? demanda le premier.

– Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile, dit le second, je le ferai là-bas.

– Tu as raison ; partons alors. »

On transporta le prétendu mort du lit sur la civière. Edmond se raidissait pour mieux jouer son rôle de trépassé. On le posa sur la civière ; et le cortège, éclairé par l'homme au falot, qui marchait devant, monta l'escalier.

Tout à coup, l'air frais et âpre de la nuit l'inonda. Dantès reconnut le mistral. Ce fut une sensation subite, pleine à la fois de délices et d'angoisses.

Les porteurs firent une vingtaine de pas, puis ils s'arrêtèrent et déposèrent la civière sur le sol.

Un des porteurs s'éloigna, et Dantès entendit ses souliers retentir sur les dalles.

« Où suis-je donc ? » se demanda-t-il.

« Sais-tu qu'il n'est pas léger du tout ! » dit celui qui était resté près de Dantès en s'asseyant sur le bord de la civière.

Le premier sentiment de Dantès avait été de s'échapper, heureusement il se retint.

« Éclaire-moi donc, animal, dit celui des deux porteurs qui s'était éloigné, ou je ne trouverai jamais ce que je cherche. »

L'homme au falot obéit à l'injonction, quoique, comme on l'a vu, elle fût faite en termes peu convenables.

« Que cherche-t-il donc ? se demanda Dantès. Une bêche sans doute. » Une exclamation de satisfaction indiqua que le fossoyeur avait trouvé ce qu'il cherchait.

« Enfin, dit l'autre, ce n'est pas sans peine.

– Oui, répondit-il, mais il n'aura rien perdu pour attendre »

À ces mots, il se rapprocha d'Edmond, qui entendit déposer près de lui un corps lourd et retentissant ; au même moment, une corde entoura ses pieds d'une vive et douloureuse pression.

« Eh bien, le nœud est-il fait ? demanda celui des fossoyeurs qui était resté inactif.

– Et bien fait, dit l'autre ; je t'en réponds.

– En ce cas, en route. »

Et la civière soulevée reprit son chemin.

On fit cinquante pas à peu près, puis on s'arrêta pour ouvrir une porte, puis on se remit en route. Le bruit des flots se brisant contre les rochers sur lesquels est bâti le château arrivait plus distinctement à l'oreille de Dantès à mesure que l'on avançait.

« Mauvais temps ! dit un des porteurs, il ne fera pas bon d'être en mer cette nuit.

– Oui, l'abbé court grand risque d'être mouillé », dit l'autre – et ils éclatèrent de rire.

Dantès ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais ses cheveux ne s'en dressèrent pas moins sur sa tête.

« Bon, nous voilà arrivés ! reprit le premier.

– Plus loin, plus loin, dit l'autre, tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur les rochers, et que le gouverneur nous a dit le lendemain que nous étions des fainéants. »

On fit encore quatre ou cinq pas en montant toujours, puis Dantès sentit qu'on le prenait par la tête et par les pieds et qu'on le balançait.

« Une, dirent les fossoyeurs.

– Deux.

– Trois ! »

En même temps, Dantès se sentit lancé, en effet, dans un vide énorme, traversant les airs comme un oiseau blessé, tombant, tombant toujours avec une épouvante qui lui glaçait le cœur. Quoique tiré en bas par quelque chose de pesant qui précipitait son vol rapide, il lui sembla que cette chute durait un siècle. Enfin, avec un bruit épouvantable, il entra comme une flèche dans une eau glacée qui lui fit pousser un cri, étouffé à l'instant même par l'immersion.

Dantès avait été lancé dans la mer, au fond de laquelle l'entraînait un boulet de trente-six attaché à ses pieds.

La mer est le cimetière du château d'If.

1. Lanterne.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo* (1844)

Texte C

La scène se déroule dans le port de Toulon où est amarré un vaisseau de guerre, l'Orion. Victime d'un accident, un matelot, accroché à l'un des mâts du navire, est sur le point de tomber à la mer et de se noyer. Le forçat Jean Valjean, qui travaille sur le pont du navire, grimpe le long du mât pour lui porter secours. Il en profitera pour s'échapper, en simulant une noyade...

En un clin d'œil il fut sur la vergue¹. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel, et fit un

pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée, et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une inexplicable angoisse, au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche ; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

Cependant le forçat était parvenu à s'affaler près du matelot. Il était temps ; une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme ; le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre.

Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot ; il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre des forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta, en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet, et de là dans la hune² où il le laissa dans les mains de ses camarades.

À cet instant la foule applaudit ; il y eut de vieux argousins de chiourme³ qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie : « La grâce de cet homme ! »

Lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. À un certain moment, on eut peur ; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'*Algésiras* était mouillée auprès de l'*Orion*, et le pauvre galérien était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir ; on ne retrouva pas même le corps.

Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes : – « 17 novembre 1823. – Hier, un forçat, de corvée à bord de l'*Orion*, en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous le pilotis de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le n° 9430 et se nommait Jean Valjean. »

1. Il s'agit de Jean Valjean. La vergue est la partie supérieure du mât.

2. Le chouquet et la hune désignent des emplacements situés sur la partie inférieure du mât.

3. Les agents chargés de la surveillance des bagnards.

Hugo, *Les Misérables* (1862)

I. Questions (6 points)

1. Quel est le personnage principal de chacun de ces trois textes ? Quels sont les personnages secondaires ?

2. Quel point de vue le narrateur adopte-t-il pour présenter le déroulement de l'action, dans chacun de ces trois extraits ?

II. Travail d'écriture (14 points)

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants, au choix.

- **Commentaire**

Vous commenterez l'extrait de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal. Vous pourrez vous interroger sur la façon dont le narrateur nous permet de saisir les pensées de Fabrice et étudier le portrait du héros qui se dégage de cette scène d'évasion.

- **Dissertation**

Pensez-vous qu'un héros de roman doive être nécessairement un personnage capable d'accomplir des exploits extraordinaires ?

Vous réfléchirez à cette question en vous aidant du corpus mis à votre disposition, des œuvres que vous avez lues en classe et de vos lectures personnelles.

- **Écriture d'invention**

Quelques mois plus tard, Jean Valjean rencontre un ancien forçat et lui fait le récit de son évasion maquillée en noyade. En vous appuyant sur les éléments de l'action décrite dans le texte de Victor Hugo, vous racontez l'épisode à la première personne. Le narrateur est Jean Valjean, la scène est racontée de son point de vue.

Sujet 2

Corpus :

- Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1835).
- Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, chapitre XIV (1883).
- Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, II^e partie, chapitre X (1885).

Texte A

Venu d'Angoulême, Eugène de Rastignac, jeune noble de province, ambitieux mais peu fortuné, est « monté » à Paris pour réussir. Jusqu'à présent, ses efforts n'ont guère été couronnés de succès. Eugène occupe une modeste chambre à la pension Vauquer. Un soir, un personnage aussi mystérieux qu'inquiétant, nommé Vautrin, s'entretient avec lui dans le jardin de la pension et lui prodigue des conseils de réussite, selon la vision de la société qui est la sienne...

« Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez. Vous avez déjà choisi : vous avez été chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous avez été chez madame de Restaud, la fille du père Goriot, et vous y avez flairé la Parisienne. Ce jour-là vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front, et que j'ai bien su lire : *Parvenir* ! parvenir à tout prix. Bravo ! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. Il vous a fallu de l'argent. Où en prendre ? Vous avez saigné vos sœurs. Tous les frères *flouent*¹ plus ou moins leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme ! dans un pays où l'on trouve plus de châtaignes que de pièces de cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude². Après que ferez-vous ? vous travaillerez ? Le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours, un appartement chez maman Vauquer, à des gars de la force de Poiret³. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici ? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. L'on plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager ; mais on plie s'il persiste ; en un mot, on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue. La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi, la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointements pour tout potage⁴, et qui dépensent plus de dix mille francs à leur toilette. Vous verrez des employés à douze cents francs acheter des terres. Vous verrez des femmes se prostituer pour aller dans la voiture du fils d'un pair de France, qui peut courir à Longchamp sur la chaussée du milieu⁵. Vous avez vu le pauvre bête de père Goriot obligé de payer la lettre de change endossée par sa fille, dont le mari a cinquante mille livres de rente. Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances infernales. Je parierais ma tête contre un pied de cette salade que vous donnerez dans un guépier chez la première femme qui vous plaira, fût-elle riche, belle et jeune. Toutes sont bricolées par les lois, en guerre avec leurs maris à propos de tout. Je n'en finirais pas s'il fallait vous expliquer les trafics qui se font pour des amants, pour des chiffons, pour des enfants, pour le ménage ou pour la vanité, rarement par vertu, soyez-en sûr. [...]

Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups. [...] Si dans les cent professions que vous pouvez embrasser, il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter ; sachez seulement vous bien débarbouiller : là est toute la morale de notre époque. »

1. Trompent (Rastignac a reçu de l'argent de la part de ses sœurs).
2. Vol.
3. Poiret, un des locataires de la pension, est un modeste employé, sans aucune envergure.
4. Un salaire de six mille francs pour toute ressource.
5. Promenade parisienne où les membres de la haute société rivalisent d'élégance.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1835)

Texte B

Tournant le dos au commerce traditionnel de détail, Octave Mouret a créé le « Bonheur de Dames », grand magasin entièrement voué à satisfaire les moindres désirs féminins.

Et Mouret regardait toujours son peuple de femmes, au milieu de ces flamboiements. Les ombres noires s'enlevaient avec vigueur sur les fonds pâles. De longs remous brisaient la cohue, la fièvre de cette journée de grande vente passait comme un vertige, roulant la houle désordonnée des têtes. On commençait à sortir, le saccage des étoffes jonchait les comptoirs, l'or sonnait dans les caisses; tandis que la clientèle, dépouillée, violée, s'en allait à moitié défaite, avec la volupté assouvie et la sourde honte d'un désir contenté au fond d'un hôtel louche. C'était lui qui les possédait de la sorte, qui les tenait à sa merci, par son entassement continu de marchandises, par sa baisse des prix et ses rendus¹, sa galanterie et sa réclame. Il avait conquis les mères elles-mêmes, il régnait sur toutes avec la brutalité d'un despote, dont le caprice ruinait des ménages. Sa création apportait une religion nouvelle, les églises que désertait peu à peu la foi chancelante étaient remplacées par son bazar, dans les âmes innocupées désormais. La femme venait passer chez lui les heures vides, les heures frissonnantes et inquiètes qu'elle vivait jadis au fond des chapelles: dépense nécessaire de passion nerveuse, lutte renaissante d'un dieu contre le mari, culte sans cesse renouvelé du corps, avec l'au-delà divin de la beauté. S'il avait fermé ses portes, il y aurait eu un soulèvement sur le pavé, le cri éperdu des dévotes auxquelles on supprimerait le confessionnal et l'autel. Dans leur luxe accru depuis dix ans, il les voyait, malgré l'heure, s'entêter au travers de l'énorme charpente métallique, le long des escaliers suspendus et des ponts volants. Mme Marty² et sa fille, emportées au plus haut, vagabondaient parmi les meubles. Retenue par son petit monde, Mme Bourdelais ne pouvait s'arracher des articles de Paris³. Puis, venait la bande, Mme de Boves toujours au bras de Vallagnosc, et suivie de Blanche, s'arrêtant à chaque rayon, osant regarder encore les étoffes de son air superbe. Mais, de la clientèle entassée, de cette mer de corsages gonflés de vie, battant de désirs, tout fleuris de bouquets de violettes, comme pour les noces populaires de quelque souveraine, il finit par ne plus distinguer que le corsage nu de Mme Desforges, qui s'était arrêtée à la ganterie avec Mme Guibal. Malgré sa rancune jalouse, elle aussi achetait, et il se sentit le maître une dernière fois, il les tenait à ses pieds, sous l'éblouissement des feux électriques, ainsi qu'un bétail dont il avait tiré sa fortune.

1. Sorte de service après-vente mis en place par Mouret, concernant un article acheté en magasin que l'on rapporte au vendeur.
2. Mmes Marty, Bourdelais, de Boves, Desforges et Guibal sont des clientes du magasin. Mme Desforges a été l'une des plus difficiles à convaincre.

Texte C

Georges Du Roy, que les femmes surnomment « Bel-Ami », a su user de son charme et de ses conquêtes féminines pour gravir, une à une, les marches de la réussite sociale, et connaître une fulgurante carrière de journaliste. Voici la fin du roman : Du Roy, maintenant anobli, épouse dans l'enceinte prestigieuse de l'église de la Madeleine, à Paris, la fille de Walter, son patron, dont il avait auparavant séduit l'épouse.

L'encens répandait une odeur fine de benjoin¹, et sur l'autel le sacrifice divin s'accomplissait ; l'Homme-Dieu, à l'appel de son prêtre, descendait sur la terre pour consacrer le triomphe du baron Georges Du Roy.

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

Soudain il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentillesses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : « À bientôt, monsieur ».

Il répondit gaiement : « À bientôt, madame ».

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent.

Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon².

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point : sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis

par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

1. Résine odoriférante utilisée en parfumerie.

2. Le Palais-Bourbon, siège de la Chambre des députés, se trouve au-delà de la Seine par rapport à l'église de la Madeleine. Les deux bâtiments, précédés d'un portique de colonnes à la mode antique, sont de style néo-classique.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami* (1885)

I. Question (6 points)

Comment, dans ces extraits, le narrateur met-il en scène le goût de la réussite qui anime ses personnages ?

II. Travail d'écriture (14 points)

Vous traiterez l'un des trois sujets suivants, au choix.

• Commentaire

Vous commenterez le texte d'Emile Zola, du début de l'extrait jusqu'à : « ... ponts volants. ». Vous pourrez montrer, par exemple, les ressources romanesques mises au service de l'évocation de la foule, et comment, face à ce spectacle, le narrateur nous fait partager les sensations qu'éprouve le personnage principal.

• Dissertation

Pour exister, un personnage de roman doit-il nécessairement réussir ?
Vous réfléchirez à cette question en vous aidant du corpus mis à votre disposition, des œuvres que vous avez lues en classe et de vos lectures personnelles.

• Écriture d'invention

Un ancien ami journaliste, que Georges Du Roy néglige désormais, a assisté au mariage. Refusant de céder à l'enthousiasme que manifeste la foule, il porte sur Georges Du Roy, et sur la cérémonie dont il a été témoin, un regard peu complaisant. Il rédige un article qu'il compte faire publier. Écrivez ce texte.